

## **Du Voyage au centre de la terre aux Cinq cents millions de la bégum de Jules Verne**

### **De Lidenbrock à Herr Schultze : une inversion de l'image de l'Allemagne**

Quatorze ans séparent le *Voyage au centre de la terre* des *Cinq cents millions de la bégum*.

Dans chacun de ces deux romans nous est présentée une figure de savant, Otto Lidenbrock dans le *Voyage*, Herr Schultze dans *Les Cinq cents millions*. Outre leur savoir évidemment fort étendu, tous deux ont en commun d'être allemands. Lidenbrock professe à Hambourg, Schultze à Iéna. Cependant, que de différences entre les deux hommes, ou du moins dans leur représentation, au point que l'on peut parler, d'une œuvre à l'autre, d'une véritable inversion de l'image de l'Allemagne !

La défaite de la France à l'issue de la guerre de 1870, la chute du Second Empire, le triomphe de la Prusse parachevé par la proclamation de l'Empire allemand à Versailles en 1871, la perte de l'Alsace et de la Lorraine, sont autant de raisons permettant d'expliquer ce changement radical dans l'appréciation portée par Jules Verne sur le pays qui va, dans un premier temps, concurrencer la « perfide Albion » en tant qu'ennemi héréditaire et désigné, pour ensuite occuper seul ce rôle de premier plan.

Disons tout de suite qu'avant *Le Voyage*, si l'auteur français a quitté parfois le territoire national, il ne s'est jamais rendu outre-Rhin et sa connaissance de l'Allemagne n'est en rien personnelle. En revanche, entre 1865, date de parution du *Voyage*, et 1879 (*Les Cinq cents millions*), il a passé, en compagnie de Hetzel, quelques jours à Baden-Baden (1868) ; mais il ne semble pas que ce court séjour ait eu une influence quelconque sur sa perception de l'Allemagne. On peut donc penser que le changement de représentation de l'étranger — qui peut également être « étrange » — en ennemi irréductible, provient du choc provoqué par la perte des « deux sœurs » et la défaite militaire. Cependant ce changement

de perception s'accompagne d'autres modifications, qui nous paraissent dignes d'examen.

*Le Voyage au centre de la terre*, écrit en même temps que *Les Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, représente, comme ce dernier roman, une quête de l'absolu : atteindre le point ultime d'une exploration possible du globe terrestre, à la surface de celui-ci pour Hatteras, à l'intérieur pour le *Voyage*. En dépit de l'échec du *Voyage* — les personnages sont expulsés du sein de la terre, via le Stromboli, sans avoir véritablement atteint leur but — et de la fin déplorable de l'intrépide explorateur du pôle Nord — celui-ci, devenu monomaniacque, dont la promenade quotidienne est toujours tournée vers le Nord, est finalement interné dans un asile d'aliénés — ces romans sont considérés, comme *Cinq semaines en ballon*, par exemple, comme faisant partie d'une période en quelque sorte optimiste de Jules Verne. Il s'agirait de découvrir le monde, d'en percer les secrets : ses limites connues ou connaissables en même temps que les dernières théories scientifiques et les techniques nouvelles, mises à l'épreuve dans des fictions romanesques, seraient placées à portée du plus large public. Jules Verne vulgarisateur et porteur des espoirs d'un siècle scientifique et positiviste ! C'est oublier l'échec qui, répétons-le, est la sanction de la quête. En fait, si l'on considère les personnages eux-mêmes, on s'aperçoit que leur présentation et la narration de leurs aventures présentent un tout autre intérêt.

« Le 24 mai 1863, un dimanche, mon oncle, le professeur Lidenbrock, revint précipitamment vers sa petite maison située au numéro 19 de Königstrasse, l'une des plus anciennes rues du vieux quartier de Hambourg. » Les toutes premières lignes du *Voyage* situent clairement le roman dans l'espace et le temps et nous en présentent deux des principaux protagonistes, Axel, le narrateur, et Otto Lidenbrock, l'oncle qui a recueilli ce neveu orphelin, Allemands tous deux, logés dans une « vieille maison » flanquée d'un « vieil orme » dans le « plus ancien quartier de Hambourg ». Jules Verne insiste sur cet enracinement dans le temps. Ainsi Lidenbrock et son neveu n'en sont que plus représentatifs d'une même nation, de leur rattachement à un lieu géographique et à une histoire.

Il faut cependant convenir qu'Otto Lidenbrock, en tant que savant, présente bien des traits communs à d'autres personnages verniens. Pour ne citer qu'eux, Jacques Paganel, le géographe des *Enfants du capitaine Grant* (1867) ou Palmyrin Rosette, astronome prophétique, dans *Hector Servadac* (1877), bien français ceux-là, absorbés par leurs recherches et spéculations, en oublient les contingences matérielles. Et Otto Lidenbrock en est le digne confrère. Axel le présente ainsi comme « le plus irascible des professeurs », impatient à l'extrême — ayant planté des pieds de

réséda « ...chaque matin il allait régulièrement les tirer par les feuilles afin de hâter leur croissance » — « terrible original », colérique, puits de science, mais avare quand il s'agit de dispenser ses connaissances. Otto Lidenbrock correspond ainsi à une sorte de savant-type mis en scène par Jules Verne comme une sorte de contrepoint à l'ingénieur, celui qui met le savoir en pratique.

Mais s'il fait une description physique de son personnage pour le distinguer de ses confrères, l'auteur du *Voyage* le dote également de certaines particularités qui nous intéressent davantage dans le cadre de cette courte étude. C'est, nous insistons sur ce point, Axel le neveu narrateur, qui nous livre ces informations. Le « professeur au Johannaëum » de Hambourg dispense son enseignement « subjectivement », « suivant une expression de la philosophie *allemande*, pour lui et non pour les autres » et, ajoute ce fort objectif narrateur, « Il y a quelques professeurs de ce type en *Allemagne* ». Lidenbrock, minéralogiste renommé dans toute l'Europe, a malheureusement des difficultés à prononcer quelques termes propres à sa spécialité, ce qui, joint à son caractère colérique, entraîne l'hilarité des étudiants, dont certains ne viennent assister aux cours que pour se dérider « aux belles colères du professeur », « ...et l'on riait, ce qui n'est pas de bon goût, même pour des *Allemands* » (c'est nous qui soulignons). On remarque donc que si Lidenbrock est une figure archétypale du savant chez notre auteur, celui-ci ne manque pas de faire remarquer au lecteur que le minéralogiste éminent présente certaines particularités qui lui sont propres. À savoir sa qualité d'*Allemand*. Il y aurait donc une image du savant à laquelle l'auteur ajouterait une caractéristique discriminante, l'appartenance à une nationalité. Or c'est le narrateur, lui-même *allemand*, qui souligne cette particularité. On peut y voir une trace de l'humour — ou de l'ironie — de Jules Verne. Le discours d'Axel établit une relation ambiguë entre narrateur et personnage et du même coup entre le texte et son lecteur. Ce dernier peut-il accorder quelque foi aux dires du personnage-narrateur ? Tout se passe comme si Axel, Allemand, se situait tout à coup dans un au-delà de la fiction romanesque, devenant extérieur à celle-ci et par conséquent objectif. Lidenbrock est à la fois universel et particulier : savant et Allemand.

La suite du récit vernien accentue d'ailleurs le particularisme de ce savant. Tout pénétré qu'il est de l'importance de sa spécialité, ce minéralogiste est aussi bibliophile, et dans un livre rare découvre un cryptogramme écrit en caractères runiques, signé Arne Saknussem. Il s'ensuit la recherche de « la clef » du texte où Verne, sans y faire de référence explicite, nous renvoie à Edgar Allan Poe et son fameux *Scarabée d'or*, auxquels il a rendu un hommage appuyé dans un article du Musée des familles en 1864. Le savant est donc capable de sortir de son domaine de prédilection.

Par ailleurs, il nous semble important de souligner que la fameuse « clef » du document est découverte — fortuitement — par le naïf neveu narrateur, ce qui crée un lien rationnel et affectif entre Axel et l'oncle Lidenbrock. Le décryptement du message de Saknussem légitime l'aventure, la quête de l'absolu — et son échec — et surtout pour ce qui nous intéresse, révèle — au narrateur comme au lecteur — l'humanité de Lidenbrock ; au cours de leur voyage dans le monde souterrain, le neveu et l'oncle découvrent dans des épreuves de toutes sortes leur mutuelle affection.

L'image du savant allemand, telle qu'elle nous est donnée par le narrateur, est conforme à des stéréotypes au fond attendus. Pour le savant, une sorte de claustration dans le domaine fermé d'un savoir. Comme personnage de roman, une ouverture à la raison universelle — la chose évidemment la mieux partagée du monde entre narrateur et lecteur — et une possible, bien qu'épisodique accession à l'affectif.

En bref, Jules Verne, dans le *Voyage* fournit une image positive de l'Allemagne, parce qu'il utilise en même temps des stéréotypes facilement repérables et significatifs (le savant), et des signes distinctifs (allemand) mais les fait interpréter — donc lire — en privilégiant le personnage d'Axel, personnage de roman, fictif par définition, pourtant seul garant pour le lecteur de la vraisemblance du récit.

On le sait, *Les Cinq cents millions de la bégum* ne sont pas une œuvre originellement vernienne. Paschal Grousset, communard réfugié à Londres après son évasion de Nouvelle-Calédonie, a envoyé à Hetzel un manuscrit, *l'Héritage de Langévol*, à charge pour l'éditeur de le publier avec toute licence de faire revoir et réécrire le texte. Par la suite, sous le pseudonyme d'André Laurie, Paschal Grousset collaborera avec Jules Verne pour *L'Étoile du Sud* (1884) et *L'Épave du Cynthia* (1885).

Il est bien question de l'héritage Langévol dans *Les Cinq cents millions de la bégum*, cependant il ne saurait être ici question de nous interroger sur la fidélité de Verne par rapport à l'écrit original. Notre auteur a fait sienne cette création. Ce faisant, il a adhéré à la présentation de l'Allemagne au travers du personnage de Herr Schultze.

Signalons, au passage, que si l'Allemagne va remplacer la « perfide Albion » au titre d'ennemi désigné, le texte n'omet pas de dénoncer (« Rule Britannia ! ») l'esprit mercantile de l'ancienne rivale.

Il nous faut tout d'abord noter une différence dans l'énonciation. Ici point de rapport affectif. Si nous pénétrons les pensées des différents personnages, elles nous sont toujours rapportées par un narrateur extérieur à l'intrigue, d'où une impression d'objectivité et de distance.

Les 500 millions de la bégum Gokool (veuve Langévol) doivent être partagés entre deux héritiers. L'un, le docteur Sarrasin, bon Français, tourné vers le progrès de l'humanité, veut faire profiter celle-ci de cette manne :

au moment où nous faisons sa connaissance il vient de présenter au « Congrès international d'Hygiène » un « compte-globules du sang » révolutionnaire, et déjeune paisiblement. L'autre, le professeur Schultze, de l'université d'Iéna met, au dîner, la dernière main à un mémoire à paraître dans les « *Annalen für Physiologie* » dont le titre est édifiant : « Pourquoi tous les Français sont-ils atteints à des degrés différents de dégénérescence héréditaire ? ». Ajoutons à cela un portrait physique peu avantageux, « la bouche garnie d'une de ces doubles rangées de dents formidables qui ne lâchent jamais leur proie » — passons sur le « blond filasse » des cheveux et le « bleu vague » des yeux « qui ne trahissent jamais la pensée » et un goût immodéré pour les saucisses et la choucroute (Lidenbrock, lui, était capable de jeûner et de faire jeûner son entourage en attendant de trouver la fameuse clef du cryptogramme) — qui fait mal augurer du portrait moral. Âpre au gain, démesurément autoritaire, prêt à toutes les bassesses (il s'approprie frauduleusement, avec la complicité d'un *solicitor britannique*, la moitié de l'héritage Langévol), ce personnage devient le représentant de l'antagonisme irréductible entre France et Allemagne. Schultze incarne l'impérialisme germanique, sur fond de racisme. Lui, Schultze « connu par ses travaux comparatifs sur les différentes races humaines — travaux où il était prouvé que la race germanique devait les absorber toutes — [...] était particulièrement désigné par la grande force constamment créative et destructrice de la nature, pour anéantir ces pygmées qui se rebellaient contre elle. [...] Un jour les deux nationalités, se trouvant en présence dans la personne du docteur français (le docteur Sarrasin, l'autre héritier de la fortune Langévol), et du professeur allemand, celui-ci écraserait celui-là. »

Cet antagonisme entre les deux nations trouve son expression dans la conception et la réalisation de deux projets opposés. Deux cités nouvelles sont construites en terrain neutre — en Amérique — : Franceville (la création du docteur Sarrasin) d'une part, Stahlstadt, la cité de l'acier, d'autre part. La première, gérée de façon démocratique, édifiée à partir de règles strictes d'urbanisme fondées essentiellement sur l'hygiène<sup>1</sup> est naturellement pacifique. La seconde n'a été construite que pour détruire Franceville. Produire de l'acier et à partir de celui-ci des canons constitue l'essentiel de son activité (la référence aux usines Krupp d'Essen est explicite dans le texte), celle-ci trouvant son point d'achèvement dans la construction de l'énorme canon qui doit servir à l'anéantissement de la cité rivale. Construite comme une forteresse, entièrement militarisée, Stahlstadt est gouvernée de façon dictatoriale par le seul Schultze. Bien entendu, Franceville est sauvée, et la cité de l'acier ne peut survivre à l'échec de sa belliqueuse tentative, et surtout à la disparition

1. Nous renvoyons le lecteur au chapitre X où il trouvera la fastidieuse énumération de ces règles.

accidentelle de son fondateur, nulle autorité ne pouvant être substituée à celle de l'orgueilleux autocrate. La démocratie triomphe.

Il nous reste quelques remarques à faire avant de clore cette étude. Tout d'abord, la présentation des deux cités rivales est sensiblement différente. Stahlstadt et son fonctionnement occupent quatre chapitres entiers du roman, finissant par la présentation du gigantesque canon, « le dragon » destiné à l'anéantissement de Franceville. De plus, minutieuse, cette présentation fait partie du corps même du récit, parfaitement intégrée à l'ensemble. La cité du docteur Sarrasin, quant à elle est décrite dans le chapitre x par « Un article de l'*Unsere Centurie*, revue allemande » (titre du chapitre). Elle est un insert dans l'ensemble du roman et apparaît donc comme une fiction au second degré, utopie dans la fiction romanesque. Elle est un rêve en face d'une réalité menaçante. Enfin, celui par qui la menace est abolie, Marcel Bruckmann, orphelin entré dans la famille du docteur Sarrasin, bientôt fils par élection avant de devenir le gendre de son bienfaiteur, est « un de ces champions vaillants et avisés que l'*Alsace* a coutume d'envoyer, tous les ans combattre dans la grande lutte parisienne ». Cependant Marcel a également combattu réellement « au 31<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied » et a été blessé. La boucle est fermée. *Les Cinq cents millions de la bégum* est bien une mise en scène sur le plan symbolique d'un retour de l'Histoire, de l'idée de revanche.

Du savant entêté, parfois distrait, mais partageant ces défauts avec bien d'autres spécimens de l'humanité, montrant, au cours de l'exploration du monde souterrain sa profonde affection pour son neveu, nous sommes passés à l'autocrate suffisant et orgueilleux ne rêvant que de destruction au profit d'une conception raciste du monde. Et pourtant, dans les deux cas, le romancier nous présente des Allemands.

Certes, comme nous l'avons dit, ce changement est la conséquence de la frustration engendrée par la défaite de 1870. Il nous semble pourtant que la brutalité de cette inversion tient aussi au fait que, dans les deux cas, nous avons affaire à des images, des représentations. L'Allemagne de Lidenbrock n'a pas plus de réalité que celle de Schultze. L'une est une Allemagne, si l'on peut dire rêvée, telle que Jules Verne, comme beaucoup de ses contemporains, l'a héritée de Madame de Staël (celle des savants, des philosophes, des poètes), l'autre cauchemardée à la suite du traumatisme de 1870 qui a fait voler en éclats l'image initiale.

Michel FÈVE

*Michel Fève, professeur agrégé de lettres modernes, a enseigné la littérature générale et comparée à l'université Rennes 2 - Haute-Bretagne.*